

LES DEMOISELLES

- Connais-tu les Iroquois ?
- Absolument pas. Cela se mange-t-il ?
- Je ne pense pas. Il s'agit simplement de sauvages cruels qui attaquent les gens.
- Où ça ? A Paris ?
- Ne sois pas si naïve, voyons ! Aurais-tu déjà entendu parler d'Iroquois à la Pitié-Salpêtrière ?
- Paris ne s'arrête pas aux murs de chez nous.
- Ce n'est plus chez nous, la Pitié...
- Oui, pour le pire ou pour le meilleur, d'ailleurs, ajouta Louise pour elle-même avec une pointe de nostalgie.
- Alors, où sont-ils ces Iroquois ? En province ? vint s'ajouter à la conversation Marie, intriguée lorsqu'elle arriva à son tour au bastingage.
- Vous êtes totalement ignorantes, vous deux. Il n'y a pas de sauvages dans le royaume.
- Donc... en Nouvelle France.
- Voilà ! Mais notre roi a envoyé ce qu'il faut pour les exterminer.
- Oh... vraiment ?
- Et l'ont-ils tous été absolument ?
- A ce qu'on dit.
- Mais comment le sais-tu ?
- C'est ce jeune matelot là-bas, qui me l'a dit, fit Jeanne à voix basse craignant que le matelot tout occupé à la manœuvre pût les entendre.
- Il est agréable.
- Tu plaisantes, Louise ? C'est lui qui se moquait de moi lorsque j'avais le mal de mer, lors de notre départ.
- Je voulais dire qu'il est peut-être agréable à regarder... de loin.

- Et bien, j'espère que nous en verrons de plus... *agréables*, en tout cas à mes yeux, en Nouvelle France.

Les trois jeunes filles, isolées pour être fidèles à leurs habitudes, postées alors sur le gaillard d'avant, gardèrent le silence quelque temps, comme pour méditer à ce qui les attendait.

Elles profitaient aussi de l'air frais vivifiant qui leur était donné d'inspirer après avoir été confinées dans leurs « vastes appartements » en raison du temps agité qui avait sévi durant une large partie du voyage. La température s'était néanmoins considérablement rafraîchie depuis que le navire s'était engagé avec sérénité dans l'embouchure du Saint-Laurent.

Elles avaient été réveillées, ce matin-là, par le cri du gabier de faction lorsqu'il avait aperçu l'Île aux Coudres, signe annonciateur de la ville de Québec, point final de leur interminable périple maritime. Leur était alors revenue à l'esprit la stupeur qui les avait saisies lorsque les matelots, alertés de la même façon par la vigie, à l'approche des premiers bancs de Terre-Neuve, s'étaient exclamés « Vive le roi ! » d'une voix mâle. Ce type de sonorité leur était apparu inouï, ou du moins oublié depuis si longtemps. Les jeunes femmes avaient dû ensuite se prêter à la célébration, dédiée habituellement aux hommes, du baptême consacré. Toutefois, si la cérémonie avait été quelque peu adaptée à leur condition, l'eau destinée aux ablutions demeurait particulièrement glacée.

Les conditions à bord de *La Providence* étant des plus sommaires, elles étaient satisfaites de quitter cette flûte pourtant élégante après un peu plus de deux mois d'un trajet aussi harassant qu'interminable. Elles ne regretteraient nullement la Sainte-Barbe, ce *vaste appartement* grandement commun à l'arrière du bateau et réservé habituellement uniquement aux munitions et aux marchandises, mais qui avait fait office pour cette traversée transatlantique de chambre collective. Une puanteur s'y était rapidement instaurée, à la faveur des sabords qui avaient dû rester fermés face à la mer houleuse, dès le départ de La Rochelle. L'obscurité qui y régnait n'était guère propice aux épanchements joyeux, d'autant plus que les journées de désœuvrement sur des paillasses humides et malsaines paraissaient d'une longueur infinie. Les quelques sœurs qui les accompagnaient, pour veiller sans doute à la sauvegarde de leur vertu

jusqu'à bon port, les avaient pourtant astreintes à des séances de chant liturgique quotidiennes pour les distraire.

Cet inconfort leur paraissait bien insupportable, mais rares étaient celles qui avaient connu une vie fastueuse en métropole, avant d'avoir été placées à l'orphelinat. Marie, Louise et Jeanne figuraient parmi ces quelques exceptions ; elles étaient « bien nées » et auraient pu envisager des vies correspondant à leur rang. Le destin en avait décidé autrement. Elles avaient dû être confiées à l'institut et partager le sort de leurs consœurs provenant de différents horizons sociaux.

Elles partageaient pourtant encore toutes trois une indicible allure commune, comme la réminiscence d'un port altier inculqué dès le plus jeune âge qui les singularisait malgré leur physique distinct. L'une était en effet brune élancée et mate de peau, tandis que la seconde, châtain, paraissait plutôt chétive de constitution et que la dernière s'avérait légèrement en chair sur une ossature robuste comme il se devait pour affronter les épreuves à venir. Cette troisième, Marie, était en outre gratifiée d'une splendide chevelure blonde ondulée qu'elle aimait à faire retomber en boucles sur ses épaules bien rondes et fermes.

- Qu'aimeriez-vous le plus rapidement retrouver une fois à terre ?

- Attends donc que nous y soyons !

- Es-tu si pressée que cela de nous voir séparées ?

- Certes non, mais j'ai hâte, en ce qui me concerne, d'avoir un peu d'intimité ou plutôt un peu moins de promiscuité. J'avais le droit de ne pas ronfler,.. naguère. Alors que dans notre *soute*, j'ai l'impression qu'on se doit d'être soi-même bruyante si l'on veut ne pas entendre le sommeil sonore des autres.

- Moi j'aimerais bien avoir tout simplement de la bonne eau à boire. J'en ai assez du goût de cette eau croupie que l'on n'ose plus sentir, ni même regarder. Je me laverais également volontiers ainsi que mes tuniques qui ne sont plus vraiment nettes. Et j'avoue que je ne serais pas opposée à renouveler mes lectures. Je poursuivrais avec plaisir les fabliaux de ce Monsieur de La Fontaine.

Il paraît qu'il en a écrit de nouvelles récemment. C'est infiniment plaisant et si moral à la fois !

- Voyez-vous cela, notre Marie retourne à la civilisation. J'admets en ce qui me concerne que j'aimerais fortement avoir enfin une couche sèche, autre chose que cette litière nauséuse ! Et puis en plus, je voudrais surtout un repas chaud !

- On a pourtant pu avoir des poissons grillés ces derniers jours, depuis qu'on est au calme sur le Saint-Laurent.

- Oui, enfin c'est surtout ces fameux biscuits immangeables qu'on nous a fait griller !

- Ne nous plaignons pas, aucune d'entre nous n'a été atteinte de maladie. Il paraît que lors de certaines traversées, des épidémies sévissent et que les pertes sont énormes.

- C'est ton matelot qui t'a aussi raconté cela ?

- Oui, mais il s'agissait en fait de bateaux remplis de ces fameux *36 mois* que nous verrons bientôt.

- J'espère que nous rencontrons d'autres types de personnes que ces artisans et ouvriers !

- Tu veux dire les soldats du régiment de Karignan-Salières ?

- Oh, elle pense sûrement aux officiers.

- Pourquoi pas ?

Le commandant se mit à hurler : « Serrez la grand-voile ! Carguez ferme le grand hunier et le petit perroquet ! ».

Bien qu'il se fût tenu à la poupe du bâtiment, à une trentaine de mètres, sa voix tonitruante les fit presque sursauter. Incroyablement forte tout en étant claire, elle paraissait s'amplifier entre les rives impénétrables du Saint-Laurent enveloppées dans les brumes matinales persistantes.

Elles furent encore plus interdites lorsque les marins crapahutèrent le long des haubans. Elles se rendirent compte qu'il ne leur avait jamais été permis de voir des hommes sous un tel angle. Mais surtout, elles réalisaient, bien que leur destinée était de fonder une famille pour peupler la Nouvelle France, qu'elles

n'avaient que rarement côtoyé le sexe opposé, si mystérieux et vigoureusement bouillonnant. La proximité sur le bateau aurait pu en être l'occasion inédite comme un prélude à leur vie future si elles n'en avaient été privées par les aléas climatiques. Les matelots, quant à eux, en tout cas pour les plus jeunes, avaient jeté des regards dérobés dès que l'une d'elles émergeait subrepticement sur le pont.

La musculature de ces hommes râblés, à la peau tannée et s'agitant de tous leurs membres les saisit, les laissa même coites, sans qu'elles aient appréhendé réellement la nature de ce trouble. Une telle débauche d'énergie physique donnait à ces demoiselles déjà ébahies par les grands espaces qui s'offraient à elles, l'impression d'assister à une scène interdite et presque indécente... elles qui avaient été jusqu'alors recluses dans un orphelinat étroitement administré par de scrupuleuses religieuses.

Les trois jeunes femmes les regardaient s'installer dans la mâture, agrippés aux vergues, les pieds dans le vide ou reposant à peine sur le marchepied de cordage. Ces manœuvres dangereuses les subjuguèrent. Elles furent rejointes peu à peu par d'autres jeunes filles qui levèrent également les yeux, discrètement fascinées. On entendait grincer les poulies, la voilure se bombait sans paraître forcer. Les drisses se tendaient puis se relâchaient. Les passagères n'avaient eu jusqu'à présent que peu le loisir d'apprécier le rythme lent d'une navigation paisible. La flûte paraissait dès lors glisser sur le fleuve bordé de ses brumes qui, devenant toutefois évanescents, dévoilaient peu à peu les hauteurs boisées.

Le contingent des filles du roi, fort d'une soixantaine de jeunes femmes soudainement revigorées, resta subjugué par la beauté des reliefs ornés de forêts aussi féériques qu'intimidantes. Pourtant, les bords obscurs du Saint-Laurent se rétrécissaient au fur et à mesure qu'on approchait de Québec dont les premières maisons se profilaient alors très nettement.

- Ces arbres sont d'un vert bien profond pour une fin d'été !
- Ah, ma chère Louise, ignores-tu qu'il s'agit de conifères ?
- Et donc ? Quelle est la magie de ces conifères ?
- Tu ne sais pas ? On les dit toujours verts.

- Moi, je trouve cela certes beau, mais inquiétant à la fois, ajouta Marie. Ne pourrait-on pas imaginer voir surgir de la lisière quelque bête famélique ?

- Oui, voire même les fameux Iroquois ! renchérit Jeanne.

- En tout cas, ce paysage est si magnifique ! Et tant que nous sommes à bord, nous pouvons l'admirer en toute quiétude, comme protégées derrière une vitre. Ne trouvez-vous pas ?

- Cela est vrai. Louise a bien raison. N'est-ce pas ma chère Marie ? On se sent inaccessible, même pour ces affreux Iroquois.

- Je me méfierais malgré tout de leurs flèches s'ils surgissaient tout à coup.

- Oh Marie ! Je suis certaine qu'enivré par ta si belle chevelure, l'un de nos braves matelots se dépêcherait de t'offrir ses offices de champion et ferait obstacle de son corps !

- Je n'en demanderais assurément pas autant, fit-elle un peu troublée en réalisant que son physique pourrait exercer un attrait pour les hommes, mais aussi un peu confusément flattée en prenant conscience du potentiel de son pouvoir charnel.

Les voiles avaient été réduites ; les rayons d'un soleil royal et triomphant pouvaient se répandre plus largement sur le pont. L'assemblée trépidante des jeunes femmes, irradiée de volupté, savourait maintenant une gaîté pleinement méritée. Le trois-mâts impassible avait dépassé l'île d'Orléans et longeait désormais les « faubourgs » de Québec.

- Je voyais cela plus grand, exprima tout haut Jeanne ce que les deux autres pensaient pour elles-mêmes.

- Je ne vois pas grande délégation pour nous accueillir, ajouta Louise.

- Notre arrivée serait-elle inattendue ?

- Certes, laissons-leur le temps d'apercevoir le pavillon français.

- Ne pourrait-on pas tirer un coup de canon pour attirer leur attention ? On ne devrait plus guère avoir besoin de nos boulets ! fit Marie qui s'épanouissait non seulement à la perspective de mettre pied à terre, mais aussi en éprouvant une sensation de chaleur envahir son corps enfin exposé au soleil. Toutefois, cette impétueuse bonne humeur factice trahissait une appréhension qu'elles

partageaient ensemble mais qu'elles dissimulaient chacune à leur façon. Jeanne se donnait des airs d'assurance, Louise se découvrait un caractère lutin et Marie se voulait insouciant.

Des trois, la dernière était celle d'ailleurs ont les rondeurs féminines étaient les plus affirmées. Ses épaules charnues, volontiers dénudées en privé, laissaient alors deviner sa peau blanche, parsemée de taches de rousseur. Ses cheveux paraissaient plus blonds lorsque les rayons du soleil les traversaient en oblique. Louise en était admirative, Jeanne un brin jalouse. Son physique attrayant était le plus susceptible de recueillir les suffrages enthousiastes de prétendants. Cependant, et à l'instar de ses deux sœurs de cœur, tout espoir de contracter un mariage honorable en métropole était définitivement compromis pour des orphelines issues d'une petite noblesse ruinée. Aussi, avaient-elles accepté avec tant d'autres pensionnaires de partir à l'aventure, avec la promesse d'une dot et d'un trousseau royaux. Mais elles n'avaient pas réellement appréhendé ce que *prendre mari* en Nouvelle France pouvait signifier de turpitudes. Et surtout, elles allaient devoir quitter cet univers exclusivement féminin pour devenir des citoyennes d'un monde nouveau à façonner.

Elles se sentaient, à l'idée d'être jetées en pâture à la foule des célibataires, tout autant vulnérables que lorsqu'elles étaient ballottées par le tangage, écoutant les craquements de la coque malmenée, baignées dans l'odeur acide corporelle persistante de la Sainte-Barbe.

- Alors, les vraies damoiselles, l'heure est venue de se quitter !

- Ne les taquine pas, voyons ! intervint une seconde. Toi aussi, tu vas perdre un peu ta famille, en attendant de trouver un époux si tu as la chance qu'il soit convenable.

Beaucoup de jeunes filles commencèrent à pousser des cris de joie. Le bateau était suffisamment proche du quai pour qu'on pût apercevoir le petit comité d'accueil qui s'était finalement rassemblé à la faveur d'une rumeur de son approche rapidement propagée. Mais elles trois, étaient encore réticentes à partager ce sentiment de liesse. Peut-être prenaient-elles plus précocement conscience que l'univers viril de la Nouvelle France allait s'avérer tellement différent de celui de la Pitié-Salpêtrière.

A point pour le leur rappeler, le commandant, à nouveau, donna de cette voix aux accents résolument masculins.

« Parez à la manœuvre ! Carguez la grand-voile ! »

-Elle a raison, fit Jeanne. Nous allons effectivement perdre notre famille en nous séparant.

Elles demeurèrent songeuses quelques instants.

- Il paraît qu'une certaine dame Bourgeoys tient une congrégation à Ville Marie. Si nous refusons les offres en mariage à Québec, nous pourrions demander à être conduites chez elle et rester ainsi un peu ensemble en attendant qu'on nous offre aux officiers.

- Pour une fois que tu as une bonne idée, ma chère Louise ! Soyons unies et fermes. Ainsi nous pourrions nous acclimater à ce pays et nous séparer plus en douceur.

- Pussions surtout fonder nos familles sans être éloignées à jamais !
- Si seulement le sort pouvait nous être favorable.
- Et si Dieu existe, il nous le permettra !
- Espérons-le.